

FRANÇOIS SPALTENSTEIN, *Commentaire des Argonautica de Valérius Flaccus (livres 1 et 2)*, Bruxelles: Latomus, 2002, 491 pp., ISBN 2-87031-206-7; *Commentaire des Argonautica de Valérius Flaccus (livres 3, 4 et 5)*, Bruxelles: Latomus, 2004, 564 pp., ISBN 2-87031-222-9; *Commentaire des Argonautica de Valérius Flaccus (livres 6, 7 et 8)*, Bruxelles: Latomus, 2005, 575 pp., ISBN 2-87031-232-6.

La publication d'un commentaire de plus de 1500 pages sur tout le poème de Valerius Flaccus est en elle-même un événement non seulement dans l'histoire des études valériennes, mais également dans celle de l'érudition classique. Les trois volumes de François Spaltenstein (Sp.) sont, dans l'absolu, le plus volumineux commentaire jamais écrit sur Valerius Flaccus<sup>1</sup> ; ses dimensions restent cependant, d'un point de vue relatif, modestes, si l'on songe que le plus volumineux

<sup>1</sup> Le premier, contenu dans les marges d'un exemplaire de l'édition princeps (Bologne, 1474, Bibl. Riccardiana, "Ed. rare 431"), est de Fontius (Bartolomeo Della Fonte), le second celui de Maserius (Gilles Masier), Paris, 1517, le troisième celui de Pius, Bologne 1519. Le quatrième est celui de P. Langen, Berlin, 1896-1897 : il reste, à mon avis, le plus pénétrant de tous (y compris le commentaire de Sp., bien que les dimensions en soient très supérieures) et celui qui offre la meilleure qualité philologique. Je ne compte pas, quoiqu'on puisse contester une telle exclusion, l'édition *variorum* de P. Burman, Leyde, 1724, qui contient, entre autres, l'intégralité des notes inestimables de N. Heinsius et est encore aujourd'hui indispensable, la paraphrase explicative méritoire et toujours mise à contribution de J. A. Wagner (Göttingen, 1805, repris dans l'édition Lemaire, Paris, 1824-1825, avec des notes de Lemaire lui-même et de Caussin de Perceval), les notes de mon édition de Valerius Flaccus, Paris, 1997-2002, bien que M. D. Reeve (*RPh* 78, 2004, 196), ait généreusement appelé les notes de l'édition de 1997 "one of the most important commentaries to have appeared anywhere in recent years". Je ne range pas non plus parmi les commentaires les notes de Lambert Alard et de J. Weitz (dans l'édition de Leipzig, 1630) ou celles dont J. Soubiran (Louvain, 2002) et P. Dräger (Francfort, 2003) ont accompagné leur édition (sans apparatus critique)-traduction.

commentaire jamais publié sur un chant particulier de Valerius<sup>2</sup> compte 500 pages. Comme un érudit anglo-saxon l'a remarqué, nous sommes à l'ère des "commentaires-mammouth" ; or j'avoue me demander si ces commentaires n'ont pas trop souvent en commun avec lesdits mammifères une certaine disproportion entre la masse du corps et la capacité du cerveau — j'ai surtout en vue, pour les commentaires, la réflexion critique sur le texte. Il ne me paraît pas déplacé de rapporter ici une anecdote personnelle. L'une de mes premières prises de contact avec l'œuvre monumentale de Sp. fut la lecture de sa note à 2.449-50 *citum strictis alius de cautibus ignem | ostendit foliis* : "Lieberman a (...) raison de lier *strictis cautibus*, mais il corrige inutilement en *frictis*. Nos briquets utilisent un frottement oblique : *strictis* peut décrire un tel mouvement, d'après son sens usuel de 'frôler'"<sup>3</sup>. Heureusement, le commentaire de Sp. n'est ni entièrement ni même prioritairement consacré à la critique verbale, et, même si ce dernier domaine n'est pas le fort de Sp.<sup>4</sup>, il n'a pas traité tous les problèmes textuels comme celui qui affecte le vers 2.449.

<sup>2</sup> A. J. Kleywegt, *Valerius Flaccus, Argonautica, Book I, A Commentary*, Leyde-Boston, Brill 2005 (*MnS* 262), 506 p. (on verra mon compte rendu à paraître dans *Gnomon*). — Au moment où j'écris, je connais, outre le travail de Kleywegt, les commentaires parcellaires, d'ampleur et de qualité variables, des auteurs suivants : pour le chant II, H. M. Poortvliet, Amsterdam, 1991; pour 4.1-343, M. Korn, Hildesheim, 1989, et, pour 4.99-198, C. Campanini, Florence, 1996; pour le chant V, H. J. W. Wijsman, Leyde-Boston, 1996 ; pour les v. 427-760 du chant VI, M. Fucecchi, Pise, 1997 (avec édition critique), et, pour le chant VI en entier, Wijsman, Leyde-Boston, 2000 et Th. Baier, Munich, 2001; pour le chant VII, A. Taliercio, Rome, 1992 ; H. Stadler, Hildesheim, 1993; A. Perutelli, Florence, 1997 (avec édition critique) ; pour le chant VIII, A. Weichert, Meissen, 1818.

<sup>3</sup> En 7.483, Sp. admet *nulli stringunt tua lumina fletus*, censé signifier "aucun pleur ne contracte tes yeux". La leçon transmise, que Sp. ne signale pas, est *nullos stringunt*. Je considère la correction *nulli tingunt* (J. Schrader et K. Schenkl indépendamment) comme pratiquement certaine. *Niueos tinxit* pour *niueos strinxit* est une correction admise généralement chez Stace, *silu.* 1.2.244, que Sp. lui aussi mentionne.

<sup>4</sup> Est-ce aussi ce qu'il veut faire comprendre à son lecteur lorsqu'il lui dit "je ne suis pas un éditeur" (p. 19)? Il appelle bizarrement (cf. vol. I, 256 à 1.671) "éditeurs" des critiques (Delz, Madvig, Watt) qui ont proposé des conjectures mais n'ont jamais édité Valerius.

Les trois volumes de Sp. s'ouvrent sur un avant-propos d'une quinzaine de pages, qui exposent une profession de foi en matière de critique littéraire et réalisent l'exploit de ne pas parler de la transmission complexe d'un texte lui-même très controversé. "Je ne suis pas un éditeur et je me suis donc contenté de reprendre, pour ce poème, ce qui me paraissait le plus vraisemblable dans les diverses éditions", écrit Sp. (p. 19) à propos du texte qu'il présente, saucissonné et écrit en petite capitale, en tête du commentaire relatif aux portions de texte découpées. C'est seulement lorsqu'il juge le cas digne de discussion que Sp. signale au lecteur qu'il adopte un texte conjectural ou pour lequel il existe une ou des variantes. Sp. commente donc souvent sans les signaler des corrections adoptées dans les éditions dont il se sert ; il est curieux de l'entendre dire que *suis... telis* en 6.31 "peut paraître oiseux" sans signaler qu'il s'agit d'une correction de la leçon *suis... terris*. Le lecteur fera donc bien d'avoir à ses côtés une ou plutôt plusieurs éditions critiques de Valerius. Jamais au cours du commentaire ce lecteur ne rencontrera la moindre mise au point sur les sources de l'établissement du texte ; il est très rare que Sp. mentionne un manuscrit particulier et il n'est même pas si fréquent qu'il parle des 'mss.' pour désigner ce qui est ou ce que Sp. croit être la tradition. C'est qu'en réalité, comme il le dit dans son avant-propos, Sp. compare le texte des éditions qu'il utilise ; sur quels mss. ou éditions imprimées ces éditions fondent le texte que leurs auteurs impriment, qui sont les auteurs des conjectures que ces éditions retiennent ou écartent, voilà qui ne paraît guère intéresser Sp. Cela ne porte pas ou peu à conséquence lorsque Sp. discute une leçon qui est la leçon de tous les témoins autorisés et dont Sp. dit ou laisse entendre qu'elle l'est, mais qu'advient-il lorsque la tradition est divisée ? Sp. présente ainsi le vers 8.8, relatif à Médée : *ANTE †PERANTI† CARPSIT VESTIGIA SOMNI*. Voici sa discussion sur le problème textuel : "ce vers a été diversement corrigé. Liberman adopte *ungue per antiqui* etc. (Langen), qui certes propose une idée naturelle et dont il explique la corruption par une anticipation de *antiqui*. Courtney évoque *superstantis... Somni* de Leo, mais qui n'est qu'une fantaisie ingénieuse. Delz propose *aegra*, ce qu'Ehlers admet, mais pourquoi ce mot si attendu aurait-il été mal lu ? Contre Liberman, on pourrait objecter que *ante* semble naturel dans cette idée qui repose sur une opposition, et donc le garder (Courtney),

en voyant la faute ailleurs. Si l'on préfère *antiqui* (Langen, Ehlers, Liberman), cet adjectif ne peut pas signifier 'précédent', c'est-à-dire de la nuit passée, mais a une valeur plus générale, en renvoyant à sa vie auprès de ses parents". *Antiqui* n'est autre que la leçon du *Laurentianus plut.* 39.38 (écrit par Niccolò Niccoli avant novembre 1429), le témoin le plus proche de l'hyparchétype  $\gamma$ , l'une des deux sources du texte et la mieux connue des deux, la seconde étant le manuscrit dont l'humaniste Louis Carrion nous indique plus ou moins bien les leçons dans deux éditions et dont il subsiste un folio (XII<sup>1/2</sup>s.) comprenant les v. 8.46-105<sup>5</sup>. S'il fallait imprimer un texte en tête du commentaire, c'était donc *ANTE PER ANTIQVI* etc., à moins que Sp. ne considère, comme les éditeurs "scientifiques" de Thilo (1863) jusqu'à Courtney (1970) inclus, que le seul témoin autorisé du texte de Valerius est son plus ancien manuscrit, *V(aticanus Latinus 3277, IX<sup>2/4</sup>s.)*. La leçon de ce manuscrit est en effet *ANTE PER ANTI*. Mais, dans un livre non cité par Sp.<sup>6</sup>, W.-W. Ehlers a démontré que "L, loin d'être dérivé de V, est la copie d'un manuscrit dont V n'est au mieux que le petit-fils" (Liberman 1997, LXVII). Selon toute probabilité, *ANTIQVI*, réduit dans V à *ANTI* peut-être par suite d'une sorte d'haplographie [*QVI*]CA, fut la leçon de  $\gamma$ . Il n'y a dès lors plus lieu de discuter des conjectures fondées sur la leçon de V et on n'a pas à "préférer *antiqui*" : il faut partir de *antiqui* ; la leçon à discuter, si leçon à discuter il y a, est *ante*. Si Sp. pense que *antiqui* est une conjecture, il fallait qu'il le dise ; il aurait été ainsi amené à préciser s'il voit en V l'unique manuscrit autorisé ou si *antiqui* est pour lui la correction par Niccoli<sup>7</sup> de *anti*, leçon de  $\gamma$ . En ne précisant

<sup>5</sup> Voir Liberman 1997, LXVI-CX (avec les errata du tirage de 2003) ; *Gnomon* 77, 2005, 120-3, c. r. de Fl. Hurka, *Textkritische Studien zu Valerius Flaccus*, Stuttgart 2003.

<sup>6</sup> *Untersuchungen zur handschriftlichen Ueberlieferung der Argonautica des C. Valerius Flaccus*, Munich, 1970. "The latest editor but one", écrit M. Reeve en 1983 dans l'ouvrage collectif *Texts and Transmission* (426), "E. Courtney (Leipzig, 1970), is not the first (...) to see in V (...) the source of both S [disponible, grâce à ses copies, pour 1.1-4.317] and L. He will be the last, however, because the discovery of the second *Miscellaneorum centuria* has vindicated Politian and with him W.-W. Ehlers".

<sup>7</sup> Niccoli (*L<sup>pc1</sup>*) corrige *carsit*, leçon de *L<sup>ac</sup>V =  $\gamma$* , en *carpsit*.

pas quel est pour lui le statut de la leçon *antiqui*, Sp. ôte à sa discussion la base scientifique qu'elle aurait dû avoir et induit son lecteur en erreur. Il l'induit également en erreur avec la précision ambiguë "Lieberman adopte *ungue per antiqui* etc. (Langen)", où Langen est non, comme on pourrait croire, l'auteur de ce qui serait la conjecture *antiqui*, mais l'un des éditeurs dont le texte porte *antiqui*, à titre non de leçon autorisée, comme c'est le cas dans l'édition d'Ehlers et de la mienne, mais à titre de conjecture empruntée à un manuscrit dérivé de *L*. Il est rare que Sp. fasse suivre une conjecture du nom de son inventeur ; le plus souvent, il la fait suivre du nom de l'éditeur qui l'adopte ou simplement la recommande. C'est là une source de confusion moins grave, certes, que celle illustrée par le cas de *antiqui*, mais cependant préjudiciable à l'utilisateur non averti du commentaire de Sp. Les leçons du manuscrit de Carrion, éléments traditionnels ou conjectures selon les cas (parfois difficiles à apprécier), disparaissent elles aussi dans le flou créé par Sp. Ainsi, en 6.3 ss., Sp. imprime le texte *IRE PLACET TANDEM PRAESENSQVE TVERI | STERNERE SI MINYAS... QVEAT* et remarque : "les éditeurs lisent en général *tueri* (...). Summers défend *uideri* (...). À vrai dire, *tueri* donne l'apparence d'une correction simplificatrice et arbitraire". Au lecteur de s'aviser que *uideri* est la leçon de *LV* = *y* et que *tueri* fut la leçon du manuscrit de Carrion. Gagne-t-on à situer les leçons autre chose que la précision scientifique? Je crois que oui: s'il est avéré que le ms. de Carrion contenait des éléments traditionnels qui représentent le second rameau de la tradition, alors on peut envisager en *tueri* une bonne leçon non conjecturale mais traditionnelle, à laquelle se serait substituée dans *y* la glose ou le synonyme (apparent) plus commun *uideri* : noter qu'en 7.503 Sp. accepte sans la signaler la correction d'Heinsius *tuentem* pour *uidentem* (*LV* = *y*; aucune remarque de Carrion, dont le texte des deux éditions porte la vulgate *uidentem*). Le même principe de faute a pu œuvrer dans les deux passages, au niveau de l'archétype en 7.503 (si la leçon du ms. de Carrion fut bien *uidentem*), à celui de l'hyparchétype *y* en 6.3. En ne situant pas les leçons qu'on discute dans une perspective "transmissionnaire" ou stématique, on revient à l'époque pré-scientifique où tant d'éditeurs ne se préoccupaient guère de l'autorité respective des sources d'où ils tiraient les leçons qu'ils plaçaient selon leur bon plaisir dans leur

texte. Quant à lui, Sp. franchit une étape supplémentaire en se dispensant même d'indiquer la source des leçons qu'il discute. C'est là le résultat malheureux d'un divorce peut-être croissant entre "l'éditeur", comme dit Sp., et le commentateur : comme s'il existait un monde où, pour apprécier une leçon, il faudrait tenir compte d'une perspective "transmissionnaire" ou stemmatique et un autre monde où les commentateurs pourraient faire l'impasse sur les procédures en usage dans le premier et apprécier les leçons d'après d'autres critères. Hélas, Sp. ne fait que pousser plus loin une tendance qu'on observe aujourd'hui dans le monde des commentateurs, soit qu'ils omettent de considérer l'autorité respective des témoins dont il discute les leçons, soit qu'ils commentent le texte sans se préoccuper des problèmes qu'il pose au martien que le "Textkritik" est devenu aux yeux de certains.

L'avant-propos de Sp. contient un credo de critique artistique et littéraire qui, lui aussi, oriente le commentaire. Sp. s'élève contre différentes formes de l'intellectualisme des universitaires, auxquels il reproche de ne pas appréhender le poème de Valerius comme un objet d'art et de ne pas le donner à appréhender en tant que tel au lecteur moderne. Sp. critique vertement, par exemple, les tentatives de décryptage du "message" que les *Argonautiques* auraient pour but d'exprimer. Pour lui, comme toute œuvre d'art, le poème de Valerius, répond à un "instinct de création" et son sens ne se situe pas en dehors de l'esthétique. Le point de vue "esthétisant" de Sp. est évidemment légitime, mais je ne crois pas qu'il ait raison d'exclure le point de vue de ceux qui se demandent si les *Argonautiques* ont un sens, et lequel ou lesquels, en dehors de leur détermination comme objet esthétique répondant à un instinct de création et destiné à être appréhendé par le public au titre du plaisir du beau. N'y a-t-il pas quelque présomption et quelque autoritarisme à faire de l'esthétisme une conception universelle, intemporelle, totale et exclusive ? Ne faut-il pas au moins se demander si Valerius et son public partageaient cet esthétisme exclusif ? Il me semble qu'on peut retourner contre Sp. la critique qu'il adresse aux universitaires en lui objectant qu'il projette dans le passé une conception propre à son époque. Il est ainsi possible de démontrer que Sp. se trompe en affirmant dans son commentaire (cf. par exemple vol.

I, 310, à 2.10 ss.) que les indications chronologiques données par Valerius pour le voyage des Argonautes ne sont en quelque sorte que des touches de poésie et que leur réalisme n'est qu'un effet d'apparence répondant à l'esthétisme déjà évoqué. Bien sûr, le postulat de l'effet de réel poétique est commode : il dispense de faire les recherches et de mener la réflexion cependant propres à un travail de science. J. Soubiran (*RPh* 71, 1997, 124-32) a fait ces recherches et mené cette réflexion avec le succès que lui garantissaient les compétences en astronomie qui me manquaient : si Sp. s'était intéressé à d'autres travaux que les manuels en usage ou les commentaires globaux (postérieurs à 1805) ou parcellaires de Valerius, peut-être aurait-il connu cet article de Soubiran et serait-il revenu sur ses dénégations péremptoires. Pour ma part, je me demande si l'idée d'un poème épique où le réalisme se réduit à un effet poétique n'est pas un contresens historique. Ainsi, par exemple, seuls les lettrés qui ne connaissent pas la marine antique se figurent que les notations nautiques qu'on trouve chez les poètes grecs et romains sont seulement "poétiques", délestées de tout souci de réalisme. Le public des poèmes homériques, celui d'un Pindare (pour sortir du champ de la poésie épique), d'un Apollonios, d'un Virgile et même d'un Valerius ne se seraient-ils pas moqués d'un poète ignorant ce que ce public lui-même savait? Par ailleurs, le réalisme n'empêche pas la poésie, et les indications chronologiques distillées par Valerius peuvent être réalistes sans faire de ce poète un universitaire prosaïque. "Valérius était tout sauf un philologue", prononce Sp. (p. 12). Là aussi, je crains que Sp. n'ait projeté sur Valerius une conception anachronique. Les poètes hellénistiques et leurs héritiers romains écrivent une poésie érudite et sont *aussi* des philologues. Leur érudition s'exprime par exemple dans l'intertextualité multiforme que pratique Valerius et dont le commentaire de Sp. ne me paraît pas mettre en valeur les aspects les plus raffinés. Le vers de Valerius 1.841, *Lucet uia latel*, contrevient à la règle que ce poète se donne de faire précéder l'ensemble mot pyrrhique + disyllabe final d'un mot qui soit un monosyllabe ou un disyllabe élidé<sup>8</sup>. L'anomalie s'explique: Valerius

<sup>8</sup> Voir H. Koesters, *Quaestiones metricae et prosodiacae ad V. Fl. pertinentes*, Diss. Münster 1893, 56. Paradoxalement, ces petits faits de métrique, où l'art d'un poète raffiné s'appréhende, échappent à l'esthétisme



fait un clin d'œil à Virgile, *Aen.* 11.143, *lucet uia longo* | Valerius, 5.297-8 *Tristior at numquam tantoue pauentibus ulla | nox Minyis egesta metu*, imite Virgile, *Aen.* 6.513-4, *ut supremam falsa inter gaudia noctem | egerimus, nosti*. L'interprétation valérienne du virgilien *egerimus* comme présent de *egero*<sup>9</sup> serait-elle non une bévue due à un souvenir incertain mais une interprétation trop ingénieuse, telle qu'on en trouve chez des philologues de l'Antiquité? Un imitateur raffiné de Virgile tel que Valerius est aussi un exégète de son maître. Il est regrettable que, par suite, je suppose, de son refus d'un Valerius philologue, Sp. n'examine pas comment — fait relevé depuis longtemps<sup>10</sup> — son poète exploite les scholies à Apollonios de Rhodes dont il disposait. Les positions de Sp. expliquent qu'il ne se soit pas intéressé en détail au plan prévu par Valerius pour son poème (cf. vol. III, 431 à 8.217 ss.). Comme il n'y a pas, en tête de chaque chant, d'introduction et que l'avant-propos reste vague, le lecteur est sans cesse immergé dans le détail du texte ; le point de vue du

---

de Sp. ou ne l'intéressent pas. Par ailleurs, il professe, selon une erreur répandue bien que dénoncée depuis longtemps, que *abiit* (6.612), *impediit* (8.259) et *subiit* (4.188) sont des allongements métriques (voir ma remarque à 8.67), cela dans une note (à 2.225, t. I, 370) où il envisage de reconnaître ce phénomène en 4.209 *Hic mihi lex caestVS aduersaque tollere contra | brachia* ("ce gant, c'est ma loi !"; *caestus* ne peut être que régime de *tollere*) ; 4.287 *artificum notat aera manVS* (Sp. suggère *aera*, une de ses heureusement très rares conjectures, à la place de *Aet<na>*, supplément généralement adopté de la leçon *notataet* et qui fait de *manus* l'accusatif dont on a besoin) ; 4.294 *Oeбалides primA refugit dum detonet ira* (ablatif modal, en réalité) ; 6.173-4 *Pallas | aegide terrificA, quam nec dea lassat* etc. Il défend *Typhoea* (6.70) avec première syllabe longue par l'analogie de *Typhon*, mais justement les poètes distinguent *Typhoeus* (avec prem. syll. brève, cf. 2.4 ; 4.236) et *Typhon* (avec prem. syll. longue, cf. 3.130 ; 4.516), et une faute de quantité de la part de Valerius n'est pas plausible. Remarquer qu'en 4.428 Sp. imprime sans la signaler la correction de <T>*yphoides* (avec première syllabe anormalement longue) en *Typhonides* !

<sup>9</sup> Voir M. Leumann, *Kleine Schriften*, Zurich 1959, 150 n. 4.

<sup>10</sup> E. Schwartz, *De Dionysio Scytobrachione*, Diss. Bonn, 1880, 36 ; O. Ribbeck, *Geschichte der Römischen Dichtung*, Stuttgart 1913<sup>2</sup>, III, 176 ; Wilamowitz, *Hellenistische Dichtung*, Berlin 1924, II, 238 ; F. Bessone, "Valerio Flacco e l'Apollonio commentato : proposte", *MD* 26, 1991, 31-46.



commentateur s'élève trop rarement au-delà de ce détail, en sorte que l'économie de l'œuvre échappe au lecteur.

La révocation en doute du quindécemvirat de Valerius, ordinairement déduit de 1.5-7, *Phoebe, mone, si Cumaeae mihi conscia uatis | stat casta cortina domo, si laurea digna | fronte uiret*, s'inscrit dans la charge portée dans l'avant-propos contre l'historicisme rationaliste de la critique universitaire incarnée, aux yeux de Sp., par l'infortuné Pierre Boyancé, victime de l'acrimonie de Sp. (p. 12)<sup>11</sup>. Je concède volontiers à Sp. que si les vers 1.5-7 ne nous apprennent pas que Valerius fut *XVuir*, on ne saurait le déduire du reste du poème. Cependant, si les vers 1.5-7 ont bien la portée que tout le monde sauf Sp. y voit<sup>12</sup>, alors certains passages du poème prennent un autre éclairage. Toute la question est donc de savoir comment interpréter 1.5-7. L'interprétation défendue par Sp. "si dans sa [possessif censé renvoyer à *cortina*] chaste demeure la *cortina* de la prophétesse de Cumes m'est complice" suggère surtout que Sp. ne recule devant aucune invraisemblance exégétique pour imposer ses vues, ce qui rappelle son explication forcée du texte transmis qu'il s'acharne à défendre en 2.449 (cité plus haut). Cependant, pour ce qui est du quindécemvirat de Valerius, les données, une fois cumulées, me paraissent laisser au doute une place beaucoup plus mesurée que ne le veut Sp. Ces données sont a) n'importe quelle interprétation plausible du passage de Valerius (par exemple celle de Kleywegt 2005, 12, "si le trépied informé de la prophétesse de Cumes se trouve dans ma pure demeure<sup>13</sup>"), b) le témoignage de Servius Danielis à *Aen.* 3.332 (*hodieque quindecimuirorum cortinis delphinus in summo ponitur*); c) celui des monuments figurés (citons cette note

<sup>11</sup> Cf. "Un rite de purification dans les *Argonautiques* de Valerius Flaccus", *REL* 13, 1935, 107-36 ; "La science d'un quindécemvir", *REL* 42, 1964, 334-46 (non mentionné par Sp.).

<sup>12</sup> Sp., qui ne semble pas utiliser directement d'ouvrage relatif à Valerius antérieur à 1805, indique que déjà J. A. Wagner (Göttingen 1805) professait cette opinion, qui fut celle de N. Heinsius (*ap.* Burman 1724) et, selon ce dernier, de J. Fr. Gronov dans son traité *De sestertiis, seu subsecivorum pecuniae veteris Graecae et Romanae libri IV*, Amsterdam 1656.

<sup>13</sup> Noter le parallélisme "si le trépied est chez moi"/"si le laurier verdit sur mon front".

d'Heinsius *ap.* Burman 1724 : *in nummis argenteis aureisque Vitellii, cujus notae non unum possideo, tripus cum delphino & corvo exprimitur, addita inscriptione*, XV. VIR SACR. FAC. Renvoyons aussi à une base du Louvre décrite par E. Caillemer, *Daremborg-Saglio*, II, 442). Contrairement à Sp., je trouve non seulement légitime mais indispensable d'étudier l'inscription de l'œuvre de Valerius dans son contexte politique ; une telle étude perd évidemment de son intérêt si l'on ne sait plus que Valerius était membre du collège *sacris faciundis*. Je suppose que l'un des buts poursuivis par Sp. en niant la validité de la déduction du quindécemvirat de Valerius à partir de 1.5-7 est justement de saper les fondements d'une telle recherche. Mais renoncer dans ce but à des renseignements (Valerius *XVuir* ; présence du trépied chez les membres du collège) aussi intéressants et obtenus de façon, me semble-t-il, aussi plausible, n'est-ce pas bien cher payer ? Bien sûr, étudier l'inscription des *Argonautiques* dans leur contexte politique est ardu et aléatoire, mais ce n'est pas une raison pour renoncer. Je n'entrerai pas ici<sup>14</sup> dans la controverse relative à la datation du poème, rapidement tranchée par Sp. (n. à 1.15 ss., t. I, 32-3) en faveur de la thèse la plus généralement admise de la datation au règne de Vespasien, mais me bornerai à mettre en rapport avec le chant VI des informations que livre Flavius Josèphe (*Guerre Juive* 7.89-95 et 244-51) et qui m'avaient jusqu'ici échappé : "ces renseignements, écrit R. Harmand<sup>15</sup>, (...) offrent beaucoup d'intérêt. On comprend mieux pourquoi Valerius Flaccus, contemporain de Vespasien, a donné une si grande place, dans son poème des *Argonautiques*, à la description des mœurs des Scythes. Il les montre luttant contre Jason, et certains détails semblent pris sur le vif".

L'esthétisme de Sp. oriente aussi l'exégèse et la critique verbale de Sp., avec des résultats tantôt heureux, tantôt malheureux, parfois les deux en même temps. Le commentaire de Sp. est rempli de notes où il critique le rationalisme de ses prédécesseurs. Soit la belle comparaison de Jason à Endymion en 8.27-31 : *Qualis, adhuc*

<sup>14</sup> Voir *RPh* 76, 2002, 298-301.

<sup>15</sup> Dans une note de sa traduction des œuvres complètes de Josèphe, tome VI, Paris, 1932, 249 n. 3.

*sparsis comitum per lustra cateruis, | Latmius aestiua residet uenator in umbra | dignus amore deae, uelatis cornibus et iam | Luna uenit, roseo talis per nubila ductor | implet honore nemus talisque (talisque Baehrens, Liberman, suivis par Sp.<sup>16</sup>) expectat amantem.* “Valerius, écrit Sp. (t. III, 391), situe ce tableau d’abord en plein jour, avec la sieste des chasseurs (un topos), lorsque Endymion s’endort de son sommeil merveilleux, mais l’arrivée de la lune continue avec une scène nocturne. Liberman oublie que le sommeil d’Endymion est un sommeil merveilleux et que même s’il s’est endormi en plein jour, cette scène peut ensuite être nocturne: sa n. 22 est d’un rationalisme déplacé, qui néglige les manières de la narration poétique et l’elliptisme de Valerius. *Iam 29* ne note pas la hâte que la Lune aurait de venir, mais Val. présente une suite de tableaux dont la succession est rapide, mais la chronologie discontinue : on pense aux ecphrases, qui ne tiennent pas non plus compte de la chronologie (n. 1.137)”. Je me rallierais avec enthousiasme à cette explication si *et iam* n’impliquait, sauf erreur, une rapidité d’enchaînement des actions (cf. 1.95, 350, 738, 754, 767; 2.78, 330; 3.33; 4.282; 5.71, 423, 427, 450, 691; 6.494; 7.2). *Saepe et coniungit enuntiationes, atque et iam dicitur de tempore vel maturo vel praeoccupato, ut sit und schon* (F. Hand, *Tursellinus seu de part. Lat. comm.*, III, Leipzig, 1836, 138). Une autre solution, forcée à mon sens, est de voir en *et iam* l’équivalent de *et adeo* (Et iam, *quod est pro et adeo, respondet graecis verbis καὶ — ἤδη. Tamen non ubique id intelligitur*, remarquait Hand avant de formuler l’observation citée ci-dessus), comme semble faire Soubiran 2002 : “assis dans l’ombre de l’été | et digne d’inspirer l’amour d’une déesse — cornes voilées, précisément, | la Lune arrive”. Ce passage illustrerait-il non l’elliptisme de Valerius mais un autre aspect de son originalité? La représentation d’Endymion comme chasseur n’est pas commune; il s’y ajoute peut-être l’originalité d’une visite diurne de la Lune

<sup>16</sup> “La suite *talis* 30... *talisque* est très naturelle”, observe d’une manière caractéristique Sp. Que vient faire là le naturel? Ce qu’on trouve chez Valerius, c’est la *uariatio* : 8.95-6, *Non... te...talem... nec talis... dabam* ; 448, *talis erat talemque... se... ferebat*. Si, comme je le suppose, *talis* est une correction vraie, ce n’est pas parce que *talis... talisque* est “naturel”.

à Endymion qui amènerait une dissonance dans la comparaison, Médée rencontrant Jason la nuit. Mais la dissonance, qui ne surprend pas dans une comparaison épique complexe, est déjà là, si l'on songe que Jason, censé rencontrer Médée la nuit, est comparé à Endymion endormi à l'ombre du soleil d'été. Valerius a peut-être négligé l'obscurité de la nuit, où ses deux héros se rencontrent, au profit de celle du bois : 8.25 *nemoris sacra se nocte tegebat* (Jason)/28 *aestiua... in umbra* (Endymion se repose à l'ombre, disons, d'un arbre). Quoi qu'il en soit, il faut ici être reconnaissant à Sp. de la vigueur féconde de sa prise de position ; la reconnaissance serait encore plus grande s'il s'était intéressé de plus près à l'emploi de *et iam*.

Le parti-pris esthétisant et anti-rationaliste de Sp. a évidemment des conséquences, souvent, à mon sens, malheureuses, non seulement sur la critique verbale mais aussi sur l'appréciation des problèmes posés par l'inachèvement de l'œuvre. Sp. me paraît en effet avoir largement sous-estimé ces problèmes. Peut-être eût-ce été moins le cas si, poussant sa curiosité en dehors des éditions de Valerius et des divers commentaires parus sur cet auteur à partir de 1805 (paraphrase explicative de J. A. Wagner)<sup>17</sup>, il avait exploité un travail fondateur de Karl Schenkl, *Studien zu den Argonautica des Valerius Flaccus*, Vienne 1871<sup>18</sup>. Ainsi, Sp. commente imperturbablement, mot après mot, 1.774-87 sans relever les difficultés pourtant manifestes sur lesquelles Langen, l'un des commentateurs les plus utilisés par Sp., n'avait pas manqué d'attirer l'attention et que seule une critique "génétique" du texte permet d'appréhender correctement (je me permets de renvoyer le

<sup>17</sup> On ne s'étonnera donc pas de l'inexactitude de Sp. en matière d'attribution (quand attribution il y a) des explications à ceux qui les ont avancées les premiers. Nous avons vu ce qu'il en était pour les conjectures, même modernes.

<sup>18</sup> SAWW 68, 3, 1871, 271-382. Les pp. 279-302 sont consacrées aux preuves de l'inachèvement du poème. Voir aussi H. M. Poortvliet, "Valerius Flaccus and the Last File", dans l'ouvrage collectif *Ratis omnia vincet. Untersuchungen zu den Arg. des V. Fl.*, Hildesheim etc., 1991, 35-43, et l'index de Liberman 2002 s. v. "inachèvement du poème", augmenté de l'article cité plus loin.

lecteur à mon essai d'analyse dans *RPh* 76, 2002, 295-7). Langen a mis en relief les problèmes posés par les vers 202-16 du chant VIII: *'ut taceam, non aptum esse tum demum, quali animo sit Medea fugiens, commemorari, quod statim in initio fugae descriptae fieri debebat, prorsus a ratione poetae aliena est mentio Carambis nubiferae et regnorum Lyci v. 214 et 215, cum paullo supra ad alios reges locosque i. e. oram septentrionalem Ponti Argonautas se vertisse dixerit; has autem regiones viri etiam in priori itinere praetervecti erant, vid. IV, 599; V, 107; IV, 589, 733 sqq. Itaque sic statuendum puto: poeta versus supra indicatos post 174 collocaturus cum nondum conexum, qui satis placeret, repperisset, in exemplari suo non certo loco assignavit, unde falso huc translati sunt'*. J'ignore si la reconstitution des faits proposée en fin d'analyse par Langen est la bonne, mais je partage le constat de défaut de suite et l'idée qu'il est dû à l'inachèvement de l'œuvre. Voici comment Sp. (t. III, 427) tente de neutraliser l'argumentation de Langen: "le premier argument de Langen repose sur une logique qui n'est pas nécessairement celle d'un poète, notamment parce qu'interviennent pour lui des raisons d'organisation esthétique; d'autre part, l'itinéraire que Val. décrit dans ces vers est de toute façon fantaisiste, où qu'on le place dans le récit (cf. notamment les vers 214-5); enfin, Val. ne rappelle pas ces lieux pour préciser leur itinéraire, mais pour rendre sensible le long chagrin de la jeune fille; il n'y a donc pas redite de l'itinéraire. La narration épique juxtapose volontiers des épisodes qui se recourent lâchement (n. 1.693), ce qui explique aussi ces apparentes inconséquences. Malgré Langen, Liberman et al., il est donc inutile de penser à des ébauches de texte approximativement juxtaposées". On voit bien que le principe, par trop général, de la logique poétique peut justifier tout ce qu'on veut. Quant à la seconde objection de Sp., l'itinéraire évoqué par Valerius n'est peut-être pas si fantaisiste que cela, hyperbole mise à part (car les Argonautes ne longent pas la côte nord du Pont-Euxin, cf. Soubiran 2002, 346 s. v. "Thoas<sup>2</sup>") : à tribord, la Chersonèse Taurique, la Sarmatie, la Scythie et les "neiges hyperboréennes" sont censées s'émouvoir à la vue de la princesse déchue (v. 207-11); à bâbord, Jason est censé indiquer à Médée qu'ils sont en train de passer le Carambis et le pays des Mariandynes, dont Sp. (n. à 8.214 ss., t. III, 430), oubliant,

semble-t-il, ce qu'il avait dit de l'itinéraire fantaisiste, affirme qu'ils ont été longés par les marins. Or ces derniers n'ont pas pu longer ces terres après avoir obliqué vers la côte septentrionale, virage évoqué par les v. 178-201 tandis que le v. 176 évoque la navigation au cours de laquelle les Argonautes longent en sens inverse les localités passées dans le trajet d'aller : *notae Minyis transcurrere terrae*. L'évocation des v. 202-16 se rapportent donc, si je ne m'abuse, au moment noté par les v. 175-6 et ne suit pas le virage indiqué v. 178-201. Pour échapper à ce constat, il faut imaginer, avec Soubiran 2002 (note à 8.214-5<sup>19</sup>), que Jason ment à Médée lorsqu'il lui signale qu'ils sont en train de passer le Carambis et le pays des Mariandynes (8.214-5). La découverte de Langen dispense de recourir à un tel expédient. Je crois pouvoir m'abstenir de discuter la troisième objection formulée par Sp. contre Langen. Faute de tenir compte de l'inachèvement dont le livre VIII présente des symptômes frappants et par suite de ce qu'il faut bien appeler un manque de jugement, Sp. en arrive à défendre l'intégrité d'un texte tel que 8.403-4 *Cunctatur mortemque cupit sociamque pericli | cogitat. Haud ultra sociis obsistere pergit*, où Jason, que ses compagnons pressent d'échapper à la poursuite des Colques en leur livrant Médée, "hésite, désire la mort, pense à celle qui partage avec lui le danger. Il cesse de résister à ces compagnons", comme si, sans parler de *mortem cupit* ou de *cogitat*, tel que l'interprète Sp. d'une manière forcée ("se préoccupe de"), *Haud ultra sociis obsistere pergit* pouvait succéder aussi brutalement aux propositions précédentes. "La multiplicité des solutions proposées, écrit Sp., et les lacunes continuées que Liberman finit par supposer montrent assez que cette discussion mène à une impasse". Ce n'est pas parce qu'aucune solution certaine ou probable ne s'offre au problème posé par ces vers, si ce n'est de les obéliser, qu'on doit penser qu'ils sont ou peuvent

<sup>19</sup> "Étapes du voyage d'aller (...) tout à fait inconciliables avec l'itinéraire suggéré aux v. 207-10 (côte N du Pont-Euxin) ; il est vrai qu'il s'agit ici de pure fiction, de pieux mensonges". Cette note contredit celle du même Soubiran, 346 s. v. "Thoas" : "en fait, l'Argo ne longe pas les côtes de Chersonèse Taurique (Crimée) : il faudrait supposer pour cela une navigation longeant, dès la Colchide, la côte nord du Pont-Euxin, ce que contredit le v. 176".

être les *ipsissima uerba* de Valerius. Un tel raisonnement, plus d'une fois tenu par Sp.<sup>20</sup>, est fautif. Que dirait-on d'un médecin, qui, hésitant entre divers diagnostics, conclurait de cette diversité même que son patient n'est pas malade?

Tout au long du commentaire le lecteur rencontre un concept essentiel de la critique littéraire et verbale de Sp. exprimé par deux mots magiques qui lui permettent de défendre avec un appareil de justification réduit, voire nul, beaucoup de passages corrompus ou suspects : l' "ingéniosité" et la "banalisation". Sp. qualifie souvent de "banalisantes" les corrections de critiques insensibles, selon lui, à l' "ingéniosité" de Valerius. Sous sa plume, ce qualificatif, lui-même banalisé, finit par être l'épithète formulaire de toute correction écartée, qu'elle "banalise" ou non : soit 8.263 *diramque premens clamore sororem* (à propos d'Absyrte s'adressant à Médée) ; en quoi *diro* (Baehrens, suivi par Liberman) banalise-t-il ? L'épithète *diram* à propos de Médée n'a rien d'original, et si l'on opte pour *diro*, c'est parce que telle est la notation qui paraît pertinente dans le contexte : il suffit, je crois, pour s'en convaincre, de lire la tirade d'Absyrte qui suit immédiatement. C'est au compte de l' "ingéniosité" que Sp.<sup>21</sup> met le texte de 7.109-10, *Illa domum atque ipsos paulum procedere postes | optat, at ardentem tenet intra limina gressus*. Encore est-ce à contre-cœur qu'il adopte

<sup>20</sup> Cf., si je la comprends bien, la note à 8.364, t. III, 462 : "Liberman fait la revue de toutes les conjectures, pour les rejeter toutes (et l'on avouera que leur nombre dévoile indirectement leur gratuité, y compris d'ailleurs celle de *ille sequi* [que Sp. imprime dans son texte latin !]".

<sup>21</sup> Dans la défense du texte transmis de ce passage et de quelques autres Sp. se rencontre avec un autre vaillant défenseur de corruptions, St. Ratti, *Vita Latina* 170, 2003, 130-7. Ce dernier défend, entre autres, le texte transmis de 7.55-6, *Ante meus caesa descendit Caucasus umbra | ac prior Haemonias repetet super aequora praedas*, qu'il traduit "mon cher Caucase perdra plutôt de l'altitude, amputé de son ombre, et le premier il ira faire du butin sur l'Hémonie par-dessus les flots". Partant de cette traduction, il critique les objections que j'ai formulées (Liberman 2002, 281 n. 26) contre le texte transmis de ces vers. Mais sa traduction est inexacte : 1) *caesa umbra* ne peut pas signifier "amputé de son ombre" et doit se rapporter à l'abattage (*caesa*) d'arbres (sens poétique de *umbra*) ; 2) *repetet* signifie "il reprendra (le butin)", non "il ira faire (du butin)" (Sp., t. III, 230, est lui



*at*, conjecture de Burman que Sp. trouve dans les éditions de Langen, Courtney, Ehlers et Liberman, au détriment de la leçon transmise *et* (= *et tamen*, selon Sp.). Il met plus d'une fois en doute la nécessité d'une correction que pourtant il admet dans le texte qu'il établit — par déférence vis-à-vis des éditeurs qui l'adoptent? Il faut, en un sens, s'en féliciter, car je gage que si les éditions récentes de Valerius avaient suivi la ligne ultra-conservatrice de Kramer (Leipzig 1913), le nombre de leçons fautives ou douteuses défendues par Sp. eût été beaucoup plus élevé. Médée voit à regret Jason sortir du palais royal : "elle souhaite que la demeure et les portes elles-mêmes s'avancent un peu, mais retient ses pas ardents en deçà du seuil". Il n'est guère étonnant que plus d'un érudit ait trouvé l'idée non ingénieuse, mais ridicule ; noter l'étrange restriction "un peu" apportée au souhait que le palais s'avance! Je me dis parfois qu'un tel passage est une pierre de touche. Néanmoins, Sp. envisage la correction de *atque* (v. 109) en *adque* = *ad* + *que* (*illa domo adque ipsos paulum procedere postes optat*), cela bien que j'aie signalé que cette composition est étrangère à la poésie classique (je ne parle pas de la gaucherie de *domo et ad postes procedere*). Je crois encore que Watt et moi-même avons trouvé la solution en lisant *illa domum atque ipsos ul<tra> procedere postes optat*, le mot *paulum* faisant office de bouche-trou après la disparition de *-tra* dans *pro-* (cf., simple exemple parmi beaucoup d'autres, la leçon fautive *tandem Phariae* pour *Pandatariae* dans *Octavie* 971). Sp. objecte qu'alors *ipsos*, qui, pense-t-il, exprime dans le texte transmis un paradoxe, ne se justifie plus, mais, si *ipsos* exprimait un paradoxe, il devrait porter aussi sur *domum*, or il ne qualifie que *postes* et l'idée qu'il soit plus difficile pour les portes que pour le palais de se déplacer est bizarre. Si *ipsos* ne qualifie que *postes*, c'est, me semble-t-il, parce que dans la conscience de Médée les portes du palais forment la frontière qu'elle ne doit pas franchir. Par ailleurs, l'opposition entre le souhait que le palais s'avance (un peu !) et le fait de retenir

---

aussi amené à forcer le sens de *repetet*). Je ne suis pas davantage persuadé par la défense de Sp., qui fait table rase de mes objections au texte transmis en stigmatisant leur rationalisme plutôt qu'en y répondant (il se garde ainsi bien d'expliquer *ante et prior*).

ses pas en deçà du seuil est privée de sens<sup>22</sup>, tandis que l'opposition "elle souhaite aller au-delà"/ "elle reste en deçà" fait sens. Raisonner ainsi, est-ce faire preuve d'un rationalisme déplacé ou simplement faire œuvre de critique textuel? Bien sûr, le goût personnel de certains peut leur faire préférer comme plus poétique le non-sens au sens, mais quelle probabilité y a-t-il que Quintilien ait proféré son célèbre jugement *multum in Valerio Flacco nuper amisimus* à propos d'un auteur dont le texte contiendrait autant d'absurdités, autant de "offenses against sense, syntax, or idiom" (M. D. Reeve, *RPh* 78, 2004, 197)? En 4.214-5, le roi Amycus fait parade devant les Argonautes de son désir d'en découdre : *Iam pridem caestus resides et frigida raris | dentibus aret humus. Quis mecum foedera iunget?* "Dentibus 215," écrit Sp. (T. II, 258), "continue des notations comme Verg. *Aen.* 5.470 *ore eiectantem mixtos... in sanguine dentes* (Apoll. 2.785, *Ov. met.* 12.256), mais avec une ellipse, puisque *aret* suppose *sanguine*, la touche supplémentaire *raris dentibus* n'étant pas la cause de *aret*. *Raris* est simple : le petit nombre de dents atteste de la rareté des combats et *dentibus* est typique de l'ingéniosité elliptique de Val.; *caedibus* de Liberman banalise". Je ne crois pas à l'ellipse conformément à laquelle Valerius aurait dit "depuis longtemps la terre se dessèche, les dents se faisant rares" pour "depuis longtemps la terre se dessèche, peu de sang coulant maintenant que les combats (où les dents tombent) se font rares". L'ingéniosité est moins dans le texte latin que dans l'acharnement du commentateur à en extraire à toute force un sens. Dans mon édition de 1997, je me suis borné à mettre entre croix *dentibus* et à signaler *caedibus* dans l'apparat ; maintenant, cette correction me paraît assez probable pour figurer dans le texte : "*caedibus* for *dentibus* is an *emendatio palmaris* (*ced>det*)", m'écrivit Watt. L'hypothèse d'une corruption de *caedibus* en *dentibus* me paraît beaucoup plus probable que l'ellipse inventée par Sp. et qualifiée par lui d'ingénieuse, en un éloge qui réfléchit vers le lieu d'où il part. J'ai

<sup>22</sup> L'interprétation de *et* sans valeur adversative (ainsi Ratti, *Vita Latina*) ne règle pas du tout la difficulté du passage : "elle souhaite que la demeure et les portes elles-mêmes s'avancent un peu et retient ses pas ardents en deçà du seuil".

illustré dans ma note à ce passage la représentation du sang qui désaltère la terre, plusieurs fois exprimée chez les poètes (cf. Lucain 6.580 *Emathis et tellus tam multa caede careret*). En 4.449-50, où c'est Phinée qui parle, Sp. défend le texte *consuetis serum* (*consuetis rerum* mss., corr. Gronov) *est ex ordine fatis | ingemere* et explique “il est trop tard pour gémir dans l'ordre [!] sur un destin auquel je me suis habitué”, écartant *consu<mp>tis* indépendamment trouvé par Madvig<sup>23</sup> et Shackleton Bailey<sup>24</sup>, “il est trop tard pour gémir sur un destin consommé malheur après malheur”. Je cite dans mon édition (p. CVIII n. 99) un propos fort pertinent du grand critique que fut l'helléniste Henri Weil : “ne reculer devant rien, expliquer bravement les leçons les plus impossibles, est une infirmité qui tient à une trop grande subtilité d'esprit ou bien à une connaissance imparfaite de la langue”. Si, dans les cas analysés ci-dessus, on peut arguer que la connaissance du latin n'est pas en jeu (il s'agit en effet plutôt de jugement et de connaissance du style des poètes), il s'en faut que Sp. ne défende pas de leçons impossibles ou problématiques du point de vue de la grammaire ou de la langue. Il croit que 6.320 *nec longa dies ut capta uideres | uellera* peut signifier “il n'était pas éloigné le jour qui te ferait voir” et repousse la restitution par Burman de l'idiotisme *nec longa dies, et capta uideres* “quelques jours encore, et tu aurais vu la toison prise”. Il se figure que 8.194 *Sat mihi : non totis Argo redit ecce corymbis* est tenable au sens de “c'en est assez sc. de peines ou d'efforts : voici que l'Argo revient sans son aplustre entier”, quand langue, style et contexte réclament *sat mihi non totis Argo rediisse corymbis* (Heinsius). L'arrivée de la flotte colque interrompt la célébration par les Argonautes des noces de leur capitaine et de Médée : 8.307 *non una Minyae formidine surgunt*. Sp. envisage sérieusement de prendre *non una* au sens de *non ulla*, préférant une explication impossible à l'hypothèse d'une faute textuelle. Il croit pouvoir expliquer le

<sup>23</sup> *Adversaria critica*, Copenhague, 1873, II, 144 : *Ridicule et consueta fata Phineus appellat, quorum ne similia quidem quisquam passus erat, et consueta ex ordine. Loquitur de praeteritis iam et sensim exhaustis.*

<sup>24</sup> *Selected Classical Papers*, Ann Arbor, 1997, 45.

corrompu *manibus summos deducere caestus* (4.275) par “abaisser le haut du ceste” en expliquant que “*deducere* décrirait le mouvement pour refermer la main et *manibus* serait un ablatif de relation”. En 1.781, il maintient *cum* et comprend “(comme elle le fait) au moment où”, supposant une ellipse impossible. En 8.35, passage dont on ne sait au juste s’il est fautif ou non, il estime que *mediam se misit* peut signifier elle se jette ‘en plein’ contre Jason”, c’est-à-dire *in medium (Iasonem) se misit*. Si le texte est correct, cette interprétation de Delz, transcrite dans mon édition est préférable : “sie stürzte sich in den Zwischenraum (zwischen sich und Jason)”. Il n’y a pas lieu de s’étonner que plus d’un passage sain reçoivent des interprétations tortueuses, voire impossibles, soit que Sp. les recommande<sup>25</sup> soit qu’il les écarte finalement pour se ranger à une explication antérieure qu’il avoue être plus probable<sup>26</sup>. Sp. croit que le sens usuel de *saltem* précède

<sup>25</sup> Après avoir remis en honneur la seule interprétation correcte (à mon sens) de 1.843-5 *deueniant camposque ubi sol totumque per annum | durat aprica dies thiasique chorique uirorum | carminaque et quorum | populis iam nulla cupido*, à savoir *camposque ubi... et quorum etc. =* “les plaines où... et dont les habitants voient leurs désirs comblés”, je me déssole de ce que Sp., forçant *et*, préfère “...poésie, pour laquelle les gens n’ont maintenant plus de désir”. L’explication de Kleywegt 2005 ne vaut pas beaucoup mieux, “... chants, toutes activités que les gens du commun ne désirent plus (puisqu’ils sont morts)”. Fr. Caviglia (Milan 1999, ‘Bur’, 206 n. 264) se rallie à mon interprétation mais me fait un honneur indu en écrivant “così, splendidamente, risolve Liberman questo passo che apparve sempre ambiguo, enigmatico”. L’explication, nettement formulée, vient d’A. Dureau de Lamalle (édition, traduction versifiée avec notes des *Argonautiques*, Paris 1811).

<sup>26</sup> Cf. note à 6.84, tome III, 29 : “Ou faut-il lier *linquitur pelago* (dans ce cas, comme ablatif) ‘en partant de la mer’? C’est improbable”; n. à 6.90-1, tome III, 31, *barbaricae quis signa rotae ferrataque dorso | forma suum truncaequae, Iouis simulacra, columnae*. “On pourrait certes penser à un génitif *rotae*, qui déterminerait *signa*, auquel cas il faudrait lire [Sp. veut dire “comprendre”] *quis sunt signa rotae quisque sunt forma suum etc.*, mais c’est improbable”; n. à 8.175-6, t. III, 423, *Redeuntibus aura | gratior et notae Minyis transcurrere terrae* : “Faut-il tirer de *gratior* un adverbe *gratius* déterminant *transcurrere*, auquel cas *notae* continuerait l’idée de *redeuntibus*, sc. parce qu’ils reconnaissent ces lieux? Une telle ellipse du comparatif n’est pas impossible (n. 1.17)” (en 1.17, *certior* est mis *apo koinou*).

d'une négation (3.326; 8.99) est "du moins ne... pas", quand c'est "ne... pas même"<sup>27</sup>. Pour lui, la proposition coordonnée, d'une manière idiomatiquement lâche, *nec nymphae feminos exhorruit angues* (6.52<sup>28</sup>) est une "relative elliptique (n. 2.153<sup>29</sup>) pour *nec qui exhorruit* etc., qui continue lâchement *captus* comme s'il y avait *qui captus est* etc." Il pense que *spirans uenenis* (6.157) signifie "passionnée pour les drogues". Aussitôt après avoir écarté comme inutile l'interprétation de *ripa* au sens attesté de "cours d'eau" (voir la note de mon édition) dans *suspectae mater stupet aggere ripae* (6.149), il remarque candidement "*suspectae* est illogique, puisque c'est le fleuve à demi-gelé qui est dangereux". Des connaissances plus solides en matière de grammaire et de langue eussent prémuni Sp. non seulement contre des explications abusives de passages bien transmis, mais également contre l'acceptation aveugle de bien des leçons problématiques. L'une des très rares conjectures personnelles de Sp. semble illustrer le flou de ses notions grammaticales. En 2.281-2 *Non similes iam ferre choros (semel orgia fallunt) | audet*, "nous corrigeons donc, écrit Sp., en *fallant*, comme une hypothétique et qui dit la pensée d'Hypsipyle". Il y a là en fait, si je ne m'abuse, deux explications différentes : la première explication du subjonctif (hypothétique) laisse le problème intact (la proposition devrait exprimer la pensée du personnage), la seconde serait un solécisme, car l'usage du subjonctif qu'elle suppose n'est possible dans le discours indirect qu'à condition que la proposition soit introduite par une conjonction de subordination ou à la rigueur ce qui en tient lieu :

<sup>27</sup> Voir, outre l'*OLD* s. v. *saltem* 2, B. Bortolussi et L. Sznajder, "Syntaxe et interprétation de *saltem*", *Papers on Grammar VII*, Bologne 2001, 35-59.

<sup>28</sup> *Colaxes..., Scythicis quem Iuppiter oris | progeniuit uiridem Myracen Tibisenaque iuxta | ostia, semifero (dignum si credere) captus | corpore, nec nymphae geminos exhorruit angues*. La construction est *quem Scythicis oris iuxta uiridem Myracen Tibisenaque ostia Iuppiter progeniuit, semifero (dignum si credere) corpore captus nec nymphae geminos exhorruit angues*.

<sup>29</sup> Où il s'agit de l'absence banale d'un second relatif (à un autre cas) rapporté au même antécédent que le premier, type *librum quem lego longiorque est*.

c'est donc à tort que Sp. compare 1.698-9 *ruat omnis in illos* (*illum* Kramer, Sp.) | *quippe furor* (où le subjonctif *ruat*, pour *ruiturus sit*, correspond au futur dans le discours direct). *Semel orgia fallunt* est un exemple de "style indirect libre", type "Paul ne peut pas venir, il a mal à la tête" (cf. Hofmann-Szantyr, 362 b). L'indicatif y convient très bien et le subjonctif ("ne saurait tromper qu'une fois") n'est rien moins que nécessaire.

On aurait tort de penser que la critique de Sp. est uniformément conservatrice: son commentaire montre plutôt le type de jugement que la critique anglo-saxonne qualifie volontiers de "erratic", puisque tantôt Sp. sauve le texte d'un passage suspect ou certainement gâté en arguant de son ingéniosité tantôt admet ou prône la correction d'un tel passage sans recourir à l'argument de l'ingéniosité, bien qu'en l'occurrence le recours à cet argument se justifîât, si l'on se place du point de vue de Sp. Pourquoi admettre la substitution d'une forme de *pubis* à une forme de *puppis* en 6.5 *Graiamque absumere puppem*, quand l'on défend (n. à 1.422-3, t. I, 184) l'interprétation *puppis* = "équipage" en 5.621, où Mars s'étonne qu'Éète ait promis la toison aux Argonautes, *promissaque uellera puppi | Thessalicae?* N'y a-t-il pas quelque ingéniosité à ce que Mars désigne en 6.5 les Argonautes par un mot qui renvoie à leur navire ? Certainement, les philologues comme Langen et Liberman, qui dans les deux cas admettent la correction, banalisent arbitrairement (autre terme fréquemment utilisé par Sp.). Je constate avec plaisir qu'en 3.440 Sp. met dans le texte latin ma correction en apparence audacieuse<sup>30</sup> *Tunc piceae mactantur oues prosectaque partim | per medios <Mopsus>*,

<sup>30</sup> Le processus de faute selon lequel la disparition mécanique d'un mot ou d'une partie d'un mot amène un bouche-trou (cf. le cas étudié ci-dessus de *paulum* 7.109) éventuellement accompagné, comme en 3.440, d'un remaniement du vers affecte un nombre élevé (sous-estimé par Sp. et d'autres) de passages de Valerius Flaccus. Ainsi, Heinsius (suivi par Baehrens, Ehlers, Caviglia et moi-même) substitue au bouche-trou présumé *cerno* le mot *MINYAE* en 7.41, *quodnam hoMINVM cerno genus*. Sp. défend *cerno* en supposant un écho, forcé à mon sens, avec 5.475-6, qui contiennent le mot *cernimur*. Il ne suffit pas, pour défendre *cerno*, de renvoyer à des passages qui, comme encore 7.92, comportent ce verbe. *Quodnam hominum cerno genus* jure d'une manière qui me paraît évidente avec les propositions

*partim gerit obuius Idmon (pectora per medios, partim etc. mss.).* Mais de l'étonnement se mêle à mon plaisir : comment le même latiniste peut-il accepter une telle correction et défendre au nom de leur ingéniosité la leçon transmise *figit* en 8.367-8 *sed fluctus adest magnoque sub altis | turbine figit aquis,* ou *inlidit* en 8.447 *Aoniis inlidit Thy<i>ada truncis,* censé signifier “(Bacchus) envoie la Bacchante dans la forêt aonienne”? *Prosecta pectora* pour *prosecta* tout court est-il tellement plus étonnant que *figit* là où le contexte et la phraséologie des poètes réclament <mer>*git*? L'elliptisme de Valerius, que Sp. met si volontiers en avant, n'explique-t-il pas que de Mopsus et d'Idmon seul ce dernier soit nommé ? Si Valerius est, dans un passage (1.781) déjà cité, capable d'employer *cum* au sens de “comme lorsque”, si son elliptisme est celui que lui prêtent tant de leçons défendues par Sp., alors il faut peut-être admettre le texte transmis en 3.440. Et lorsqu'il y a variante, pourquoi choisir la leçon la plus “rationnelle”, et non la plus “ingénieuse”? En toute logique, Sp. aurait dû procéder à une réévaluation des variantes mettant en œuvre les mêmes critères que ceux qui déterminent l'acceptation des leçons unanimement transmises qu'il défend au titre de leur “ingéniosité”.

Il arrive non seulement à Sp. d'admettre ou d'envisager des corrections en apparence audacieuses, mais même de mettre en doute des leçons douteuses défendues par des critiques moins conservateurs que lui. Il semble ainsi sceptique, à juste titre, sur les prétendus parallèles que je cite pour défendre le redondant *sonitu* en 1.818 *Fit fragor, inrumpunt sonitu...* Je ne doute guère maintenant que la vraie leçon ne soit *subito* (cf. la faute *subitoque* pour *solitoque* en 7.122), conjecture mentionnée en passant par moi-même puis par Sp. Si éditeurs (moi inclus) et commentateurs de Valerius savaient autant de latin que N. Heinsius et qu'ils eussent autant de cervelle que lui, ils n'hésiteraient pas (car, tandis que Sp. ne dit mot de la difficulté, je déclarai la correction inutile) à

---

(interrogatives directes ou indirectes) qui l'entourent, “qui est le roi Pélias, qui sont les Thessaliens, qu'est-ce que la Grèce, quelle race d'hommes je vois (/quelle race d'hommes les Minyens sont), où sont les roches Cyanées”.



le suivre en rétablissant un usage idiomatique de *ne*<sup>31</sup> en 6.53-6 *Cuncta phalanx insigne Iouis caelataque gestat | tegmina dispersos trifidis ardoribus ignes, | NEC primus radios, miles Romane, corusci | fulminis et rutilas scutis diffuderis (diffunderis y et le ms. de Carrion, non suivis par Sp.) arma*. Mais on gagne plus aisément des éloges en hurlant avec les loups et en défendant toutes sortes de leçons douteuses. Tout en adoptant de telles leçons, Sp. défend aussi maintes piètres conjectures, pourvu, comme il le dit (n. à 5.670 ss., t. II, 558), que leur auteur “conserve plus que les autres éditeurs [comprendre “critiques”] le texte des mss.”. Valerius est donc censé avoir écrit *Fas aliquid nequeat sit femina* (5.670 ; *fas aliquid nequeat sic y/fassaque quae nequeam* le ms. de Carrion, dont Sp. ne parle presque jamais), “qu’il soit permis qu’il existe quelque chose qu’une femme ne puisse” : Sp. ne s’interroge même pas sur cette construction unique de *fas* (*ThLL* VI.1.294.23), laquelle ne doit son existence qu’à une conjecture “paléographique”, c’est-à-dire proche du texte transmis mais plus ou moins problématique sous d’autres angles. En 3.121, un personnage va en guerre, laissant derrière lui banquet et serviteurs : *statque loco torus in quo omen mansere ministri*. Sp. admet la correction *inque omen*, “avec valeur de présage”, ‘comme présage’ (Verg. *Aen.* 12.854, *inque omen Iuturnae occurrere iussit*), comme si l’attente des serviteurs ne pouvait présager que le retour d’un cadavre”. Mais en quoi l’attente des serviteurs peut-elle être un présage de la mort de leur maître? Ceux qui reliront le passage de l’*Énéide* verront que le parallèle virgilien est purement formel. Je ne suis pas sûr que la correction de Bentley *insomnes mansere* “les serviteurs restèrent sur place, éveillés” soit la bonne (j’avais moi-même suggéré *incolumes mansere* ; Watt [cf. Liberman 2002, 453], contestant à bon droit *incolumes*, me proposa *inque ortum* “jusqu’au lever du jour”), mais je doute peu qu’elle ait plus de chances que *inque omen* d’être ce que Valerius a écrit. Selon Sp., “l’idée tragique, pourtant évidente [est celle-ci] : les serviteurs sont comme pétrifiés par ces circonstances de mauvais augure”, mais il est faux que les serviteurs soient pétrifiés par des circonstances de mauvais augure (lesquelles? leur propre attente?):

<sup>31</sup> Voir la syntaxe de Hofmann-Szantyr, 643, et le commentaire critique de mon édition (à paraître) des *Silves* de Stace à 1.3.68.

tout reste en place dans l'immobilité tragique d'une vaine attente; la mort du maître sera révélée aux serviteurs fidèles (et éveillés) le lendemain. Les objections formulées par Sp. à l'encontre de conjectures sont à l'occasion stimulantes. Soit le passage (7.369-70) où Prométhée souffre par "sympathie" en voyant Médée faucher la fleur naissant des gouttes de son sang tombées du bec du vautour qui lui ronge le foie : *Totos tum contrahit artus | monte dolor cunctaeque tremunt sub falce catenae*. Sp., qui met *monte* entre croix, attaque la correction *mente dolens* (Burman, Liberman, s'appuyant sur Apollonios 3.865-6, "il gémissait lui-même, | le fils de Japet, égaré en son *thymos* à cause de la douleur") au motif que chez Valerius la souffrance est physique. Mais Prométhée ne peut-il souffrir mentalement et physiquement? *Thymos* est une notion psychophysiologique.

L'intérêt du vaste commentaire de Sp. réside principalement, à mon sens, dans la justesse et la finesse de maintes analyses de détail des parties bien transmises du texte (ainsi la note stimulante [1.623, t. I, 242] relative à la dilection de Valerius pour la notation "à gauche") et dans la comparaison fréquente avec le poème-source d'Apollonios de Rhodes. Il n'est pas rare que Sp. corrige les erreurs d'interprétation de ses prédécesseurs ; je ne doute pas que le lecteur lui sache autant que moi gré de rectifier les bévues de ma traduction (ainsi par ex. 6.28-9 *Mars saeuus ab altis... conclamat equis*, non "Mars, des hauteurs où se trouve son char, pousse un cri sauvage", mais "de son haut attelage"). On peut observer avec tristesse ou satisfaction que chaque commentateur ou traducteur des *Argonautiques* commet son lot d'erreurs. C'est la preuve de la difficulté du texte, qui donnerait du fil à retordre même s'il était exempt des nombreuses corruptions qui, selon les goûts, le déparent ou le parent ; c'est la preuve aussi de notre manque de familiarité avec la phraséologie et les conceptions de la poésie complexe de la latinité d'argent. Le commentaire de Sp. est émaillé de remarques désobligeantes à l'égard de Valerius Flaccus; elles fâcheront ceux qui professent toujours une admiration sans borne pour l'objet de leurs études. Quant à moi, je vois d'un œil plutôt favorable ces marques d'indépendance d'esprit, bien que souvent Sp. soit injuste avec le poète qu'il commente si abondamment. Ainsi, quand, à propos de la tirade de Styru

(8.337-55), il écrit (t. III, 457): “Valérius témoigne ici tout autant de sa faiblesse habituelle avec le long discours rhétorique de Styrus”. Mais la chute (Styrus emporté au fond de la mer par une vague) montre l’inanité des prétentions fanfaronnes du prince d’Albanie, et le discours est justifié deux fois, d’abord parce qu’il montre le caractère du personnage et ensuite parce qu’il donne toute sa puissance burlesque ou tragicomique à la chute en vue de laquelle il a été composé. Sp. vérifie plus d’une fois le *dictum Boeckhianum* relatif à certains commentaires, “sie übergehen nicht viel, nur das schwierige”, en s’étendant longuement sur des évidences et laissant de côté des difficultés : ainsi, la note à 8.185-8 passe l’unique difficulté possible du passage, *Histri, | fundere non uno TANTVM quem flumina cornu | accipimus* ; la correction *FANDO* (= *fama*) de Burman, qu’il faut au moins signaler, élimine un mot superflu au moyen d’un idiotisme dont la corruption s’explique (confusion graphique *F/T*, confusion phonique *d/t*, assimilation casuelle à *quem*). Sp. justifie le problématique *trahit ridens* de 7.531 en invoquant l’ironie de Médée dans le “doublet” que constitue 8.64-6, mais, même en admettant le rapprochement, *trahit*, que Sp. explique par *retrahit*, bien que Jason soit décrit comme *stans* au vers précédent, est d’une imprécision suspecte. Je gage que sous *trahit ridens* se dissimule la mention d’un acte tel que *Illa tenet rictus* (*rictus* Watt), “elle contient la gueule (du serpent qui s’est avancé, cf. v. 525-8)” : *Illa tenet rictus tandemque ait angue represso*. Les leçons *trahebat* (commentaire de Lactantius) et *tenebat* (mss.) se font concurrence chez Stace *Theb.* 1.48. La vraie leçon reste peut-être à trouver. Même si elle est introuvable, ce n’est pas une raison pour nier ou minorer la difficulté. Enfin, je remarque que le commentaire de Sp. est dur à lire, car, paradoxe pour un esthète peu indulgent envers le prosaïsme académique, sa prose est trop souvent lourde, gauche, voire confuse et incorrecte<sup>32</sup>. Trois index

<sup>32</sup> Cf. n. à 2.67, t. I, 308 : “il est vrai que *summa arbor* signifierait usuellement ‘le sommet de...’, mais Valerius dit plutôt que ce sont les arbres du sommet qui disparaissent en premier, non pas que la pointe des arbres disparaît (Poortvliet), ce qui serait d’une imagination trop particularisée pour cet objet général (le vers 1.496 parle certes d’abord du bateau puis de son mât,

(“termes latins”, “objets-idées-motifs”, “poétique-grammaire”) terminent l'imposant ensemble.

Bien que j'aie mis en relief au cours de ce compte rendu des aspects négatifs du travail de Sp. et notamment sa maîtrise insuffisante de la grammaire et de la langue ainsi que les faiblesses, parfois consécutives, de sa réflexion en matière de critique du texte, je souhaite rendre hommage à l'étonnante énergie à laquelle on doit ce commentaire monumental, et souligner que ce n'est pas seulement par sa masse qu'il constitue un événement dans les études valériennes. Les éditions Latomus doivent être complimentées pour la qualité et la solidité du livre qu'elles ont fabriqué.

GAUTHIER LIBERMAN  
 Université Paris X - Nanterre  
 gauthierliberman@free.fr

---

mais c'est un objet unique)"; n. à 5.670, t. II, 558 : "*fas aliquid nequeat sit femina* (...) devient la réponse de Mars, ce qui est très séduisant en donnant un contenu à *cooperat ardens*"; n. à 6.17-20, t. III, 10, "fallait-il ce détail que Persès est averti de la fraude de son frère (vers 6.12) et qu'il veut s'en servir pour dissuader les Argonautes?"; n. à 8.131-3, t. III, 414, "Valerius voit-il dans cet explicite temporel (qui justifie *misit... insilit*, malgré Li.) une touche significative etc."; n. à 8.202-3, t. III, 428 : "on peut penser que cette représentation est ainsi dressée"; n. à 8.220-3, t. III, 433, "Valerius répète trois fois l'idée de *pacta* (n. 1.109), donc comme si *ausus* renvoyait bien à une idée précise, mais qu'on ne comprend pas"; n. à 8.252, t. III, 441: "ce serait une notation bien oisive [Sp. veut dire "oiseuse"] que de dire etc." Il emploie souvent "lire" au sens de "comprendre, construire", "proposer" au sens, je suppose, d' "introduire". Deux de ses tournures préférées (incorrectes en français) sont "mais qui/que" (type "Courtney évoque *superstantis...* *Somni* de Leo, mais qui n'est qu'une fantaisie ingénieuse") et "plutôt que" employé ainsi : "Valerius propose sans doute une tmèse (...), plutôt que *super* serait indépendant, 'en plus'".